

VOIX ET ÉCOUTE FÉMININES POUR L'AMOUR IMPOSSIBLE D'UNE FEMME

À propos de de *Lettres intimes d'Élise M.* de Louise Doutreligne

EVELIO MIÑANO MARTÍNEZ

Universitat de València

Lettres d'Élise M. est le titre d'une récente pièce de Louise Doutreligne. Comme son nom le laisse deviner les lettres sont au cœur de cette oeuvre, et cela à tel point que l'action sur scène se concentre presque entièrement sur l'écriture, la réception et la lecture des lettres écrites par ce personnage retraçant le déroulement de sa passion amoureuse. Cette brève pièce, composée de trois tableaux entre un prologue et un épilogue, frappe par l'économie de ses ressources dramatiques : trois personnages (Élise M., l'Amie et la Femme voyante), deux espaces partageant la scène –l'espace intime d'Élise M. et l'appartement de l'Amie– ainsi qu'une action quasiment limitée à la rédaction, réception et lecture des lettres. Une économie de moyens qui pourtant n'empêche pas que cet univers dramatique devienne complexe, pour ne pas dire captivant et mystérieux pour son lecteur et spectateur. Cette complexité, du point de vue des ressources dramatiques, tient principalement aux interférences spatiales et temporelles qui se produisent sur scène. Alors que le temps présent de la fiction dramatique correspond à l'acte de lecture des lettres d'Élise M. par l'Amie et la Femme voyante, au même moment Élise apparaît sur scène dans le passé écrivant ces mêmes lettres et les lisant : représentation donc simultanée de deux temps qui, de plus, paraissent se rejoindre à l'épilogue dans un même présent. De plus, les personnages ne sont pas cloisonnés: la lecture en commun des lettres est accompagnée de leur passage d'un espace à l'autre, symbole de leur rencontre par l'écriture et la lecture. Tout indique que l'auteur a préféré confondre partiellement les coordonnées spatiales et temporelles afin de fusionner temps, espaces et voix des personnages, ce qui est révélateur, à notre avis, de son désir que l'histoire d'Élise soit non seulement lue mais *vécue* par d'autres : les personnages d'abord qui lisent ces lettres, mais aussi spectateurs qui eux aussi lisent à leur façon cette oeuvre.

Cette économie, paradoxalement complexe, de moyens dramatiques véhicule une histoire d'amour malheureux, singulière par certaines attitudes d'Élise. Le prologue nous place d'emblée dans cette histoire : l'amie accueille chez elle une femme voyante à qui elle raconte comment elle a reçu des lettres d'Élise M., depuis trois ans, pour qu'elle les transmette à un homme qu'elle aime. Nous apprenons, mais sans trop de détails, que l'Amie et Élise se connaissent et se sont rencontrées ; en particulier Élise M. a laissé pendant un temps les clefs de sa chambre à l'amie, où elle est d'ailleurs allée avec un amant. Finalement, après une longue période de silence, Élise M. réapparaît pour lui dire que l'homme dont elle était épris n'a plus d'importance pour elle, et lui remettre des lettres, lui disant qu'elles lui appartiennent et afin qu'elle en fasse ce qu'elle veut.

Les trois tableaux de l'œuvre consistent principalement en une lecture de ces lettres que l'amie d'Élise donne à la femme qu'elle a reçue chez elle. C'est une lecture à plusieurs voix : au début de chaque scène, après un passage au sombre, la femme commence à lire puis Élise dans son temps –dédoublée par une image vidéo d'elle-même qui écrit quand elle s'arrête et inversement– relaye cette lecture, tandis que les voix des deux autres personnages surgissent parfois pour répéter ses mots. Ces lettres, toujours adressés à l'amant dont nous ne connaissons aucune réponse écrite, nous permettent de pénétrer dans les profondeurs de la passion d'Élise M. Elles ne constituent pas une tentative de séduire ou conserver son amant mais plutôt un aveu des incertitudes, angoisses et paradoxes dans lesquels ses sentiments l'ont plongée. Elles retracent parfois des événements, certains étranges comme ses liaisons avec les doubles de l'amant ou son voyage au Maroc, mais se concentrent davantage sur les sentiments et réflexions que sur les actes du personnage. De plus ces lettres son l'œuvre d'un personnage non doublé d'un auteur ou d'un analyste ; autrement dit, pour autant que sa capacité d'introspection puisse nous surprendre, Élise manifeste ce qu'elle sent et conçoit au gré des événements même si elle se contredit parfois et manque de clarté, ce qui rend ses paroles et son discours évidemment plus authentiques. Elle n'a, de plus, aucun mal, aucun sens d'obscénité morale, à dévoiler ses sentiments les plus intimes ainsi que ces expériences érotiques, en donnant à une amie des lettres adressées à l'homme qu'elle aime. De même que cette amie n'a aucun sentiment de ce genre à les donner à lire à une autre personne, la femme voyante, absolument étrangère aux amours d'Élise.

L'histoire que nous composons en écoutant les lettres d'Élise est celle d'un amour malheureux, dont elle arrive finalement à se libérer après maintes souffrances et tentatives. Dès le début elle se déclare paradoxalement heureuse dans sa souffrance d'aimer, alors que son amant se trouve absent : « il y a ce centre qui est vous, mais qui est moi... et ce centre,

que j'appelle parfois souffrance, je vous l'ai déjà dit, est un grand bonheur. » (17) Cette exaltation du bonheur d'aimer suggère qu'Élise est plus amoureuse d'une construction idéale de son amant, de ses propres sentiments ou de l'amour même, que de l'homme à qui elle s'adresse :

Souvent même, voyez-vous, votre présence physique, si rare maintenant, devient vite... une grande fatigue (...). C'est plus calme, quand vous battez doucement en moi, comme un souffle léger...une respiration. Et vos départs !... après tout ce temps, eh bien, ce n'est plus une déchirure, non, c'est comme un soulagement... je vais pouvoir me reposer, et attendre, calme, le retour de votre absence... (15)

Certes, nous avons la forte impression que cet amant et plutôt fuyant ou même indifférent à ce moment-là –ce que nous ne pouvons corroborer par son absence sur scène–, pourtant la complaisance d'Élise en sa souffrance et le goût qu'elle prend à l'absence de son amant nous laissent deviner l'objet de sa passion dépasse en fait cet homme, sans nom, auquel elle adresse les lettres.

Cette insatisfaction radicale ne va cependant pas sans des tentatives de l'assouvir ; à tel point que, l'amant étant absent, Élise tente de combler ce vide en se donnant à des hommes étrangers comme lui, qui est algérien Les liaisons avec ces « doubles » de l'amant, révélées ouvertement dans les lettres à celui-ci, seront fréquentes. Élise elle-même a du mal à les expliquer et nous ne pouvons que formuler, d'après ce qu'elle dit, des hypothèses à ce sujet. Tantôt elle parle de « la grande, l'incommensurable souffrance qu'est l'offrande de mon corps à vos... comment dire... doubles » (15), tantôt elle montre que dans ces liaisons, qui paradoxalement la rapprochent de son amant, elle se fait plus consciente de la place irréductible qu'il occupe en elle. Ajoutons de plus que ces liaisons avec les « doubles » s'inscrivent sans tension dans la passion d'Élise pour celui qu'elle aime : « Moi j'ai inventé un nouveau système : la fidélité » (9, 12), avait-elle dit et écrit auparavant à l'Amie.

Bonheur d'aimer en souffrant, fidélité de se donner aux doubles de l'amant : les paradoxes se prolongent avec une double perception de liens que tisse l'amour entre ceux qui s'aiment. Ainsi, à côté de la valorisation positive de ce lien de dépendance mutuelle qu'est l'amour se tisse aussi une méfiance envers celui-ci qui s'accroît à mesure que la passion continue à être inassouvie. À plusieurs reprises Élise insinue que ces liens sont des assujettissements négatifs pour elle, qui tendent à la détruire. L'union des amants par le ravissement amoureux lui paraît insupportable :

“TOI C’EST MOI”, et vous savez que c’est insupportable.

Alors au bout de compte, on se dit “comment se fait-il que je le supporte”

Et cette charge que vous soyez moi, comment se fait-il ? (16)

À cela s’ajoute la constatation d’un éloignement affectif : cet homme ne serait sensible aux lettres d’Élise que « par la structure, le travail” (18), et non par ce qu’elle écrit ; autrement dit, par les souffrances intimes qu’elle y révèle. Les doubles mêmes seraient plus communicatifs avec Élise que son amant :

Par exemple, ils s’installent face à moi, devant un thé, tout un après-midi, et ils me parlent... de la vie, de la philosophie, d’un voyage ou de leur errance...

À la seule différence que vous...vous ne parlez jamais de vous, à tel point que parfois, je pense que vous n’existez pas, mais... que je vous ai inventé. (21)

D’autres signes indiquent qu’elle commence à percevoir cette liaison comme un enfermement ou, ce qui est encore pire, un danger pour sa liberté et, peut-être sa vie : ainsi, au cours d’un rêve, quand elle entrait dans son corps qu’elle trouvait vide, à travers de ses pores : « C’était comme un glissement respiratoire vers la mort » (19) Plus encore, elle est consciente que cette obsession la détache de l’extérieur: « J’ai honte dans la vie de n’être occupée par rien... (...) et que les choses à faire ne peuvent être exécutées à cause de votre poids », quoique paradoxalement elle soit parfois portée à entreprendre et à réussir par « cette légèreté de vous en moi » (22).

Le dénouement de la passion se produit au troisième tableau. Captivée par cet homme mystérieux elle a tenté de se rapprocher de lui en allant connaître son pays ; pourtant c’est au Maroc qu’elle est restée, sans oser entrer en Algérie. L’approche à l’amant à travers ses doubles devient alors même fatigante : « Et j’ai cette idée que ça pourrait aller à l’infini cette histoire de double qui vous ressemblerait... Ensuite, je chercherais les ressemblances des ressemblances, et ainsi de suite... » (27). Finalement l’abandon se produit pendant son séjour au Maroc. Il n’est pas facile de saisir l’explication qu’Élise donne à sa décision finale. C’est la langue de la passion qui parle en elle et non pas celle de l’analyse, d’où les paradoxes, les expressions à sens indéchiffrable d’Élise :

Ce qui le lie à vous, ce n’est pas vous. C’est VOUS... sans VOUS.. ou moins VOUS... C’est...cette certitude, dès que je vous vois, que vous êtes toujours à venir... et toujours déjà survenu...

mais vous n'y pouvez rien.

Ce qui me lie à vous, c'est...

CETTE VIOLENCE DÉFINITIVE

(...) Maintenant je sais que ça ne sera jamais... ÇA... VOUS... » (30)

Nous avons la forte impression qu'Élise perçoit que l'homme qu'elle a aimé ne pourra jamais combler le besoin qu'elle ressent, certainement parce qu'elle cherchait en lui ce qu'il n'était pas. Plus encore, comme les tableaux précédents le laissaient prévoir, elle étouffe de cette liaison :

Cette chose qui me lie à vous... je voudrais y revenir...

Et, voyez-vous, je ne sais pas par quel biais. C'est... chaque fois que c'est là... c'est à la fois trop de bonheur, et... TROP... oui, c'est cela, tu vois ?

Comme quand on ne peut plus respirer... TROP.

Puis finalement son acte même d'écriture est perçu comme un assujettissement à l'homme qui l'empêche de se concentrer sur d'autres questions :

Et chaque fois que c'est là... c'est en même temps cet ordre brutal, inacceptable de l'écriture, vous comprenez ? Cela je peux le vivre comme maintenant, à des milliers de kilomètres... n'ayant aucun savoir de ce que vous êtes...

... ne pouvant imaginer sur RIEN

rien d'autre que la rue...votre pas immense, dans les rues de Paris

(...) De si loin, j'ai le sentiment étrange, tout à coup, que mon écriture suit le rythme voltigeant de votre marche.

Libérée, semble-t-il, de la passion et de cette obligation d'écrire, Élise ralentit et arrête de taper à la machine cette dernière lettre ; et c'est ainsi que s'achève le troisième et dernier tableau.

Le bref épilogue final ne doit cependant pas être oublié. Nous y apprenons, au cours d'un dialogue entre l'amie et la femme voyante, qu'après cette dernière lettre suivit une longue période de silence et absence d'Élise ; puis tout à coup de nouvelles lettres arrivèrent sans signature, sans en-tête, sans date. La femme commence la lecture d'une de ces lettres continuée par les paroles d'Élise elle-même qui se brosse les cheveux, au même moment sur scène dans son espace. Ces lettres nous montrent comment Élise, libérée de son ancienne passion, passe l'été à Paris puis continue à écrire sans fin ayant même l'idée de publier. Tout

indique que maintenant son écriture, libérée de la passion, peut s'épanouir, tout comme elle-même, au contact des réalités simples et élémentaires de tous les jours :

Mais... la lumière du jour, quand même, vous voyez, longtemps... (*Elle sourit*) Comme dirait la vieille !

Et puis cette chose que je fais au réveil...

Le thé face à la fenêtre ouverte... et rien.

Juste, peut-être, ce tremblement, incessant, interne... même dans le sommeil...

qui me réveille parfois.

Alors, j'attends l'aube à la fenêtre, et je regarde... LE CIEL D'ÉTÉ À PARIS

Et c'est surprenant... encore. (35)

Puis la pièce s'achève tandis que l'amie fait jouer la *Lettre à Élise* dans une boîte à musique et s'aperçoit que la femme, ayant dérobé le paquet de lettres, est partie.

La pièce est frappante par l'absence de personnages masculins. Présents dans l'histoire racontée, sans nom, aussi bien les doubles que l'amant lui-même, ils ne sont jamais sur scène. Plus encore, on ne fait aucune référence à la réception, lecture ou réponse à ces lettres par l'amant. Dans ces circonstances nous ne possédons qu'un éclairage partiel sur l'histoire : celui d'Élise et, à la suite, indirectement celui des personnages féminins qui lisent ses lettres. Quelles sont les conséquences d'une telle asymétrie représentative ? L'idée se fait jour que l'amour est avant tout affaire de femmes ou, pour ne pas faire une affirmation trop tranchante, que l'amour des femmes et l'amour des hommes constituent des univers différents, avec leurs codes et valeurs propres à chacun. Les indications sur l'amant ou sur ses doubles que nous donne Élise nous font voir qu'il n'y a en eux rien qui ressemble à sa souffrance d'aimer et à la complexité affective qui l'accompagne. Sans qu'on nous le dise explicitement, ils semblent plus intéressés par le sexe et ne perçoivent pas le sacrifice que fait Élise en leur faisant l'offrande de son cœur. Ils sont plutôt séducteurs mais paraissent étrangers aux richesses sentimentales que déploie l'amour. Les liens affectifs et sensuels qui unissent hommes et femmes se présentent ainsi comme l'espace de cohabitation d'univers différents. Plus encore, l'intérêt que mettent l'amie et la femme à lire les lettres d'Élise montrent qu'elles aussi participent de ce complexe univers de l'amour, non pas propre à Élise mais à la femme en général, au moins dans une culture, un temps et un lieu donnés. Le silence même de l'amant à

propos des lettres est révélateur de son peu d'intérêt pour les complexités sentimentales féminines, limité comme Élise elle-même nous le disait à leur structure ou leur travail (18).

Ce n'est pas, loin de là, la première fois dans la tradition littéraire occidentale que les femmes parlent d'amour et réfléchissent sur lui, mais cet évincement délibéré des hommes dans la pièce nous paraît révélateur d'une revendication de perspectives proprement féminines qui ajoutent à l'égalité des femmes leur droit à la différence et l'autonomie face aux hommes. Ainsi, à notre avis, la pièce de Louise Doutreligne est révélatrice d'un moment de la culture occidentale où l'égalité des sexes n'est plus jugée suffisante si elle n'accepte pas, de plus, les différences entre les sexes, l'enjeu étant le maintien et de cette égalité et de ces différences. Nulle homophobie ou mépris de l'homme donc à notre avis dans cette pièce mais l'idée qu'il faut rechercher une harmonie des différences dans l'espace commun de l'amour, qui n'implique aucune hiérarchie entre les sexes. L'absence d'éclairage masculin de cette histoire nous suggère en fait, et cela malgré quelques références peu élogieuses aux hommes qui interviennent dans cette histoire, qu'il y a peut-être autant de mystères et de profondeur dans l'univers masculin du désir, mais des mystères et une profondeur autres que ceux de la femme, quoique non pour cela moins captivants. Captivants de plus parce que tout indique que le *moi* féminin a besoin d'un *autre* –et ici, à l'occurrence, un homme– comme déclencheur de la profonde expérience vitale de l'amour, même s'il ne la comprend pas véritablement et ne saisit pas la nature de sa participation en elle.

Autre trait frappant de cette pièce : l'extrême importance en elle des actes d'écriture et de lecture : Élise écrit dans le passé, l'amie a lu ses lettres, la femme les relit en même temps qu'Élise, dédoublée en deux images dans le passé, apparaît lisant ou écrivant. Plus encore : la femme voyante dérobe les dernières lettres d'Élise et file en douce à la fin de la pièce tandis que l'amie fait jouer la *Lettre à Élise* dans la boîte à musique. Et n'oublions pas qu'Élise, qui a adressé ses lettres à son amant, les donne à son amie pour qu'elle en fasse ce qu'elle veut, tandis que l'amie et la femme échangent des propos sur cette histoire d'amour dans le prologue et l'épilogue aux tableaux. Tout paraît indiquer que l'amour est avant tout dans cet espace féminin une passion qui parle, une passion qui *se* parle. D'où cette importance accordée par l'amie et la femme aux mots, qui se manifeste par le goût qu'elles ont à répéter les formules percutantes qui apparaissent parfois dans les lettres d'Élise : « Toi, c'est moi », « un grand chagrin central », « un glissement respiratoire vers la mort », etc.

Pourquoi Élise ressent-elle le besoin d'abord de faire parvenir ses lettres à son amant à travers Élise ? Pourquoi l'amie a-t-elle besoin de faire venir une femme pour lui raconter ce

qu'elle sait d'Élise et lui faire lire ses lettres ? Pourquoi finalement cette femme dérobo-t-elle ces lettres que l'amie a eu la gentillesse de lui montrer ? La pièce n'étant point une œuvre à thèse il n'est pas facile de donner une réponse sûre à ces questions. Comme avant, nous sommes certainement en présence d'une asymétrie fondamentale entre les univers masculins et féminins : Élise a besoin de partager son expérience avec d'autres femmes ; à leur tour, celles-ci sont captivées par son aventure d'amour et y projettent certainement leurs propres désirs et anxiétés. Le fait qu'Élise donne finalement ces lettres à une femme nous suggère que, dans sa perspective, seules les femmes pourront vraiment la comprendre et auront de l'intérêt à l'écouter. Ainsi, la revendication d'un univers spécifiquement féminin de l'amour est accompagnée par un univers de la parole aussi propre à elles, qui peut devenir un discours féminin sur l'amour. Certes, l'éclairage partiel de cet univers dramatique ne nous montre pas les hommes parlant d'amour entre eux ; on peut donc douter si dans cet univers ils ne le font jamais ou bien tout simplement ils n'ont pas été représentés tandis qu'ils le faisaient. À notre avis, plutôt qu'une indifférence masculine à ce sujet –que l'histoire de la lyrique elle seule démentirait– l'œuvre suggère que chaque sexe à sa façon de parler et de réfléchir sur l'amour et que s'il faut chercher une entente sur ce plan elle doit se fonder non pas sur seul discours mais en la compatibilité de deux discours différents sur la réalité partagée de l'amour.

D'autre part, la réussite d'Élise à se libérer de la passion à la fin de la pièce nous paraît aussi significative. La tradition occidentale penche plutôt pour donner une fin funeste aux amours malheureux, en particulier s'ils ne sont pas partagés, certainement pour alerter sur les dangers de la *folle amour*. Élise par contre réussit à s'en sortir d'une passion qui l'obsédait, la faisait souffrir, la détachait du monde et, bref, la détruisait. Libérée de cette passion à la fin, elle est capable de jouir des choses simples et surprenantes de la vie –comme cet été de Paris dont il est question à la fin de l'ouvrage– et même de libérer sa plume d'écrire seulement sur la passion. Seule et indépendante maintenant, elle est beaucoup plus en possession de soi qu'avant, lorsqu'elle était empêtrée dans les liens de l'amour. Ce dénouement nous suggère que la passion a été pour elle une épreuve transitoire qui lui a permis de recouvrer sa liberté, sinon une plus grande liberté qu'auparavant. À notre avis, cela est symptomatique d'un paradoxe que l'on peut déceler dans cet univers dramatique : l'amour et la passion sont attirants, dans la mesure où ils sont créatifs pour la femme, mais ils comportent le risque d'une perte de liberté et d'indépendance. L'exemple d'Élise montre qu'une indépendance sans amour peut être largement préférable aux liens d'une passion méprisante ou destructrice au fond pour un de ses tenants. Quoique, pourtant, l'intérêt de l'amie et de la femme à lire ses

lettres où elle retrace les tourments de la passion ainsi que le vol final de ces lettres par la femme voyante, insinue que l'amour continuera à être séducteur tout conscient que l'on soit de sa capacité destructrice.

Finalement, nous devons insister que *Lettres intimes d'Élise M.* n'est aucunement une pièce à thèse. Tout d'abord la voix de l'auteur s'impose peu à celle d'Élise dans la mesure où elle laisse le personnage parler de sa passion en tâtonnant les mots, en passant d'un sujet à l'autre, en se contredisant parfois. Tout paraît indiquer que l'auteur a voulu faire parler la passion laissant pour les spectateurs ou lecteurs la possibilité d'y réfléchir. C'est surtout un ensemble d'incertitudes que l'auteur nous livre, mais des incertitudes authentiques car pétries dans la chair et le rêve d'Élise, quitte à nous inquiéter, à nous poser des questions et à tenter d'y répondre comme nous avons essayé de le faire. La pièce s'achève ainsi sur un petit détail hautement symbolique que nous allons tenter d'interpréter à la lumière de nos réflexions : alors que l'amie répète les derniers mots d'Élise et qu'elle s'aperçoit que la femme est partie, elle fait jouer dans la boîte à musique l'universellement connue *Lettre à Élise*. Curieusement donc, une pièce qui ne contient que des lettres d'Élise s'achève par une lettre, certes musicale, à Élise, composée de plus par un homme. Nous avons fait une lecture de cette œuvre comme revendication d'un univers et d'un discours spécifiquement féminins sur l'amour ; non pas exclusif mais disposé à entrer en dialogue avec l'univers et le discours masculins puisque tous deux finalement portent sur l'amour commun. Pourtant l'œuvre tait cet univers et ce discours masculins. À moins qu'ils ne soient symboliquement présents par cette lettre finale à Élise composée par un musicien génial. Ainsi, après tant de lettres seulement d'Élise cette *Lettre à Élise* finale ouvre ou, du moins, demande le dialogue entre ces deux univers et discours sur l'amour.

© **Tous droits réservés**

«Communication présentée au colloque «Ob/scéna.
Visions féminines (1995-2007)», Universitat de València, junio 2007,
sous presse.»